

JEAN-CLAUDE PIROTTE

---

Une adolescence  
en Gueldre

Roman



**LA TABLE RONDE**

UNE ADOLESCENCE  
EN GUELDRE

## DU MÊME AUTEUR

### À LA TABLE RONDE

- Il est minuit depuis toujours*, essais, 1993  
*Un été dans la combe*, roman, 1993  
*Plis perdus*, mélanges, 1994  
*Un voyage en automne*, récit, 1996  
*La légende des petits matins*, roman, 1996  
*Cavale*, roman, 1997  
*Boléro*, roman, 1998  
*Autres arpentés*, chroniques, 2000  
*Ange Vincent*, roman, 2001  
*La pluie à Rethel*, roman, 2002  
*La boîte à musique*, poèmes, 2004  
*Chemin de croix*, peintures, poèmes de Sylvie Doizelet, 2004

### AU TEMPS QU'IL FAIT

- La vallée de Misère*, poèmes, 1987, 1997  
*Les contes bleus du vin*, chroniques, 1988  
*Sarah, feuille morte*, roman, 1989  
*L'épreuve du jour*, enfantine, 1991  
*Fond de cale*, roman, 1991  
*Récits incertains*, mélanges, 1992  
*Faubourg*, poèmes, 1997  
*Le Noël du cheval de bois*, conte illustré, 1997  
*Rue des Remberges*, prélude, 2003

Suite de la bibliographie en fin de volume.

JEAN-CLAUDE PIROTTE

UNE ADOLESCENCE  
EN GUELDRE

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, Paris 2005.

ISBN 2-7103-2807-0.

*Pour Jérémie Assous.*



« ... les larmes inapprivoisées de l'enfance  
murmurent toute la vie... »

ANDRÉ DHÔTEL.





I

LE CARNET BLEU



Hier, il y avait un ciel blanc de neige suspendue. Commencer l'année par le seul mot sensible : hier. Ou jadis. Je ne serai jamais un homme de demain. Déjà je suis, je me sens, un jeune homme d'hier. Ce sont peut-être mes derniers éveils dans ma mansarde de Bezuidenhout. Il faut consacrer l'hiver à se souvenir. Dans le jardin les massifs de bruyère ont gardé malgré le froid comme un filigrane mauve, une ombre de résille sur le sable pâle. Han est arrivé des montagnes de l'Atlas, il y a quelques jours. Il dit que là aussi le sable et la neige diffusent une lumière mauve, le soir, le matin, et que la pierre absorbe l'éclat du jour, avant de le réfléchir en mirages tremblants. On a, dit-il,

alors le sentiment de vivre dans un miroir. Et toi, me dit-il encore, que racontes-tu ? Je réponds que c'est cela, justement, que j'aimerais : vivre dans un miroir.

— Au pays des merveilles ?

Il sourit mais ce n'est pas un sourire moqueur. Il dit que lui aussi éprouvait ce désir, et que c'est l'enfance qui l'a conduit là-bas, d'où il vient, où il ne pense qu'à repartir. Et que, dans la solitude, l'enfance est préservée comme les images d'un monde ancien, qui ne veulent pas mourir. Il est devenu géologue, dit-il encore, pour explorer des rêves d'enfant, les siens, peut-être aussi ceux de tous les hommes, bien que ce soit difficile à concevoir, l'idée de creuser dans la nuit de tous les hommes. Il s'agit même en vérité de creuser plus profond encore, jusqu'au premier homme dans sa nuit. Et jusqu'à la nuit qui précède l'homme. Alors, pour faire le malin, je récite le premier vers de *La chanson d'Ève* :

*C'est le premier matin du monde.*

Si je vieillis, pourrai-je oublier la littérature ? Han un moment garde le silence. Chaque matin, dit-il ensuite, serait le premier matin du monde. Mais nous n'avons que l'illusion poétique de l'innocence. De quoi sommes-nous coupables ? Car il faut bien se sentir coupable pour imaginer l'innocence, non ? Je me demande si je ne suis pas aussi devenu géologue pour éluder ce genre de questions. Me contenter de la matière terrestre. L'embêtant c'est que l'homme c'est encore de la matière terrestre. Veux-tu faire une partie d'échecs ? Là-bas je ne joue qu'avec moi-même.

À la fin du jour le ciel s'est éclairci. Nous avons un peu marché dans la lande, jusqu'à l'orée des sapins. Le sable crissait comme du givre. Han a parlé du sable, quelques mots savants, et puis il a haussé les épaules en me montrant le ciel à l'occident. On dirait une vitre de mica, ou un diamant brut, qu'en penses-tu ? Translucide, mais pas vraiment, à cause de ce peu de vent qui éblouit. Mais les ombres des sapins devenaient noires, et tout était immobile autour de nous jusqu'à ce qu'une chouette

lance des appels, et qu'un souffle, à peine un frisson, balance les cimes de la sapinaie.

\* \* \*

J'écris dans ce carnet pour rajeunir. Ou pour me voir vieillir ? Avec Han, les parties d'échecs sont comme de longues promenades silencieuses. Ou plutôt des flâneries sans aucune arrière-pensée. Les parades sont imprévisibles, nous ne ménageons pas nos arrières, nous revenons sur nos pas, nous renouons à des stratégies, et notre insouciance nous mène dans des détours inédits. Ce n'est pas comme avec son frère. Jan est champion de Hollande, et, ce que je sais, ou crois savoir, c'est de lui que je l'ai appris. Quand je joue avec Han, je peux tout oublier. Avec lui il n'y a pas de vainqueur. Cette semaine, et la prochaine, Jan est à Pontarlier, chez sa fiancée, que je n'ai jamais vue. Même en photo, je me demande pourquoi. Ce sont des fiançailles suspectes, elles durent depuis trois ans, et la fiancée demeure invisible. J'ai l'impression que pour Jan c'est très pratique. Il ne m'a jamais proposé de m'emmener dans

le Jura, non, alors que partout ailleurs, si j'en ai envie je l'accompagne. Évidemment la frontière suisse c'est loin, et puis il y a la fiancée qui n'a pas de visage, pas de nom, à peine un prénom dont l'orthographe même semble aléatoire.

Je voudrais réussir à décrire Jan. Dans mes carnets de dessins j'ai cent fois esquissé son portrait. Jamais je n'effleure la ressemblance. Pour la taille, la corpulence (c'est un grand type aux muscles longs, mince mais pas maigre, et sa raideur masque une souplesse presque inquiétante), pour le délié des membres, et l'attitude en général, tour à tour féline ou compassée, ça va plus ou moins – quand ma main est dans un bon jour, et le modèle au repos, comme absent de lui-même. Mais le visage, impossible, les traits pourtant accusés se brouillent. Je me dis que c'est la faute aux lunettes, dont les verres multiplient le regard. J'allais écrire (je l'écris) : le multiplie à l'infini. J'ôte les lunettes : plus de regard, ou bien je ne sais quoi de fixe et de dur, qui ne va pas du tout avec le reste, un éclat de métal qui contredit



ce que je crois connaître du personnage. Ou parfois deux galets polis striés de fils jaunes. À d'autres moments du marbre veiné de vert. Mais on n'a jamais vraiment le temps d'observer les yeux de Jan, ces globes froids. Il faut surprendre l'instant où il essuie les verres de ses étranges lunettes.

\* \* \*

Je m'entends bien avec Jan, j'ai l'habitude d'essuyer ses brocards comme il essuie ses verres. Il faut dire que le soir de mon arrivée dans Bezuidenhout j'étais un vrai sauvage. Sale, déguenillé, rebelle et méfiant. Ma mère a déclaré plus tard que je n'étais pas à prendre avec des pincettes. Expression familiale : *pas à prendre avec des pincettes*, au moral comme au physique. Jan a remarqué qu'il suffisait de m'essorer, ce à quoi ma mère a répondu qu'elle lui souhaitait bien du courage. Et qu'il n'en aurait jamais fini. Le regard de Jan s'est posé sur moi, ce regard vibratile bizarrement fractionné par les verres, et j'ai pensé : le papillon du regard.

J'avais douze ans, et je tenais à garder pour moi ce que j'avais vécu.

Aujourd'hui, bientôt quatre ans plus tard, mes souvenirs ont pris la couleur des fables. Non, ce n'est pas exact, ce ne sont pas seulement mes souvenirs, c'est ma vie entière qui est fabuleuse. Ma vie *ordinaire*. Je revois l'épicerie (que je connais bien maintenant) où le vieux monsieur très grand à la chevelure blanche m'a parlé, se tournant vers moi tout à coup, au moment précis où je tentais de dérober une mince bouteille de limonade. Qu'il me prenne pour un voleur, qu'importe, cela ne comptait pas, mais ce qui a causé ma surprise, et ma confusion, c'est la phrase qu'il a prononcée.

— Limonade, a-t-il dit, en néerlandais c'est le même mot : *limonade*. Il n'y a que la prononciation qui change, l'accent tonique.

Il souriait. Avec le sourire, toutes les rides de son visage semblaient s'organiser autour des yeux d'un bleu pur et lointain. Il a désigné le flacon que je tenais par le col.

— *Mag ik dat flesje limonade meenemen ?*

Répète après moi. Écoute bien la gutturale. Tu connais l'espagnol ?

— Un peu, oui.

— Notre *g*, c'est presque la *jota*. Mais tu apprendras. *Mag ik*... Lance-toi.

J'ai répété tant bien que mal. Déjà, dans mon périple, j'avais pu me familiariser vaille que vaille avec les sonorités de la langue, la longueur des syllabes, les chuintements, la musique acide des diphtongues, un chant barbare et secret. Il suffit d'un peu d'oreille. J'avais même appris quelques mots à la sauvette. *Flesje*, petite bouteille. *Meenemen* ?

— Prendre avec soi, emporter.

— Payer ?

— *Betalen*. Mais ne t'inquiète pas.

Le vieux monsieur tendait la main. Je lui ai donné la bouteille qu'il a posée sur le comptoir, à côté de ses achats. Ils ont échangé quelques mots, l'épicier et lui. Une dame est entrée, puis un garçon de mon âge, tout le monde s'est salué. Le vieux monsieur a posé la main sur mon épaule. J'avais toujours mon sac à dos sur le bras, entrouvert pour y glisser la

bouteille, mais elle se trouvait maintenant dans l'immense cabas noir de mon mentor, providentiel ou fatal ?

— Nous allons apporter nos provisions à Madame Prins, m'a-t-il annoncé.

Sur le trottoir, j'ai eu droit à un clin d'œil.

— Mon honorable ami Monsieur Gijssels, l'épicier, m'a demandé si tu passais tes vacances chez nous. J'ai répondu oui. Je m'appelle Willem Prins. En français cela donne Guillaume Prince, et ça n'a pas l'air vrai, qu'en penses-tu ? Mais tous les noms ne sont pas si faciles à traduire. Et toi, as-tu un nom, un prénom ?

J'ai répondu : Jean. Il me semblait que c'était moins suspect que le prénom d'Ange.

— Eh bien, un de mes deux fils s'appelle aussi Jan. Tu le verras ce soir.

\* \* \*

Je n'avais pas l'intention de raconter cette scène dans mon carnet. Je croyais en être incapable, comment en effet lui donner tour à tour le poids du réel et l'empreinte du rêve ? Pas tour à tour, mais en même temps. Je vois bien

que je ne serai jamais écrivain. Si je dois devenir quelque chose (quelqu'un ?), ce serait plutôt peintre, et c'est pour plus tard, le plus tard possible. Ne pas écouter ma mère : cet enfant ne fera jamais rien de bon. Elle a raison selon sa vie à elle, mais quelle vie ?

Cette rencontre à l'épicerie, si bizarre et si naturelle, a décidé de la mienne, une vie que je trouve on ne peut plus « normale », ou franchement ahurissante. Mais j'oublie vite l'aspect saugrenu des événements. Je sais que l'enchantement du provisoire ne me quitte pas.

J'aurais dû décrire le décor de la rencontre, la figure de l'épicier, les parfums d'une fin d'après-midi de village, le vent léger qui semble déplacer lentement l'horizon. À quoi bon ? Je n'étais pas *l'enfant à capuchon du crépuscule* qu'évoque Jean Follain. Et l'épicerie de Monsieur Gijssels ne serait pas pour moi *l'épicerie d'enfance*. La description que je pourrais hasarder aujourd'hui m'éloignerait d'un rêve. Et puis on ne peut pas vivre deux fois, même si c'est à ma double vie que je suis attaché.

\* \* \*

C'est le paysage surpris de ma lucarne, dans Bezuidenhout, le premier matin, qui a peut-être décidé pour moi. Et ma première lecture aussi, dans cette chambre mansardée soudain devenue mienne, à l'heure où la lumière de sable et de vent s'est révélée à moi, la lumière de Gueldre, à l'aube, comme un air de clavecin.

À cette lumière tremblée, à son poudroisement, à son cristal à la fois vaporeux et précis, à son rythme de danse ancienne et secrète, rien ne pourra jamais m'empêcher d'associer le mouvement inaugural de *La chartreuse de Parme*.

« Fabrice montra son passeport qui le qualifiait marchand de baromètres *portant sa marchandise*. »

Ces trois mots en italique ont soudain mobilisé ma mémoire et mon avenir, je devrais dire la mémoire de mon avenir, car c'est ce matin-là, en lisant et relisant cette phrase d'apparence anodine (mais elle ne l'est pas), que je me suis expliqué avec moi-même et ce que je dois bien

appeler, tant pis si je m'exprime pompeusement, la reconnaissance obscure et aveuglante de mon destin. J'ai oublié les pages d'exposition qui précèdent, et maintenant que j'essaie de noter ce ravissement, cette secousse, à la lecture d'une simple phrase enveloppée de lumière, je m'aperçois que je n'ai pas du tout lu *La chartreuse de Parme*, mais le roman de mon propre apprentissage, qui, par la vertu de la seule sonorité du titre, d'abord, et la découverte de cette phrase que j'ai cru longtemps être la première du livre (et l'est restée dans mon souvenir), allait enfin pouvoir commencer, se développer et s'épanouir *au-delà de ma vie*.

Et puis Fabrice déambule sur ce champ de bataille d'où la bataille est absente, où la guerre est insaisissable (et moi-même j'étais un enfant d'une guerre dont je n'avais qu'à peine soupçonné, dans un décor champêtre en trompe-l'œil, les mouvements et les péripéties sanguinaires). J'ai donc, avec Fabrice, longtemps erré dans cette plaine où chaque bosquet, chaque pli de terrain, chaque buisson se révélaient creux, alors même qu'ils suggéraient l'embus-

cade. Dans l'encadrement de ma lucarne le paysage de bruyère et de sable clair avec le front de sapins qui barrait l'horizon, et les courbes de la dune vers la droite, et la silhouette d'un immense pin penché dominant la lande à l'ouest, ce paysage d'abord frotté d'ombre d'un bel ocre bruni s'éclairait peu à peu sous le ciel dont le bleu de cobalt s'animait de filaments nuageux.

Ce paysage, aussi soudainement pressenti que la coïncidence mystérieuse de la phrase, je sentais bien que je me l'appropriais pour longtemps, pour toujours peut-être. Toujours ? Je suis ici ce matin d'hiver, et les ans ont passé, mais je ne cesse de redevenir le gamin de douze ans qui regardait la lumière se répandre sur la Gueldre en levant les yeux de son livre. J'aurais tout loisir de lire et relire Stendhal, et de n'aller qu'avec une lenteur patiente vers d'autres émotions plus brutales, mais ô combien plus transitoires, que je partagerais encore avec Fabrice, mais de façon moins surprenante, comme si le bonheur de l'intimité se réduisait à quelques échos étouffés. Je recopierais ceci :